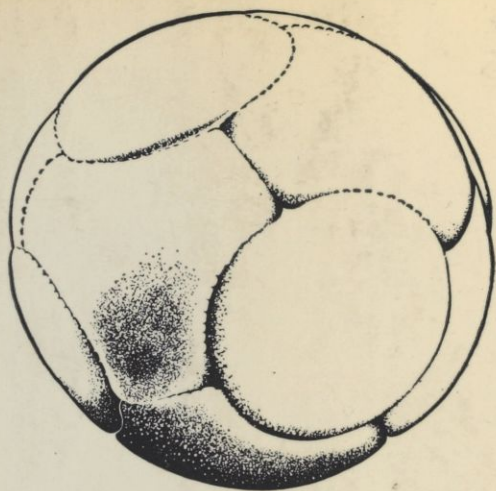


**max
urbini**

**histoires
de...**



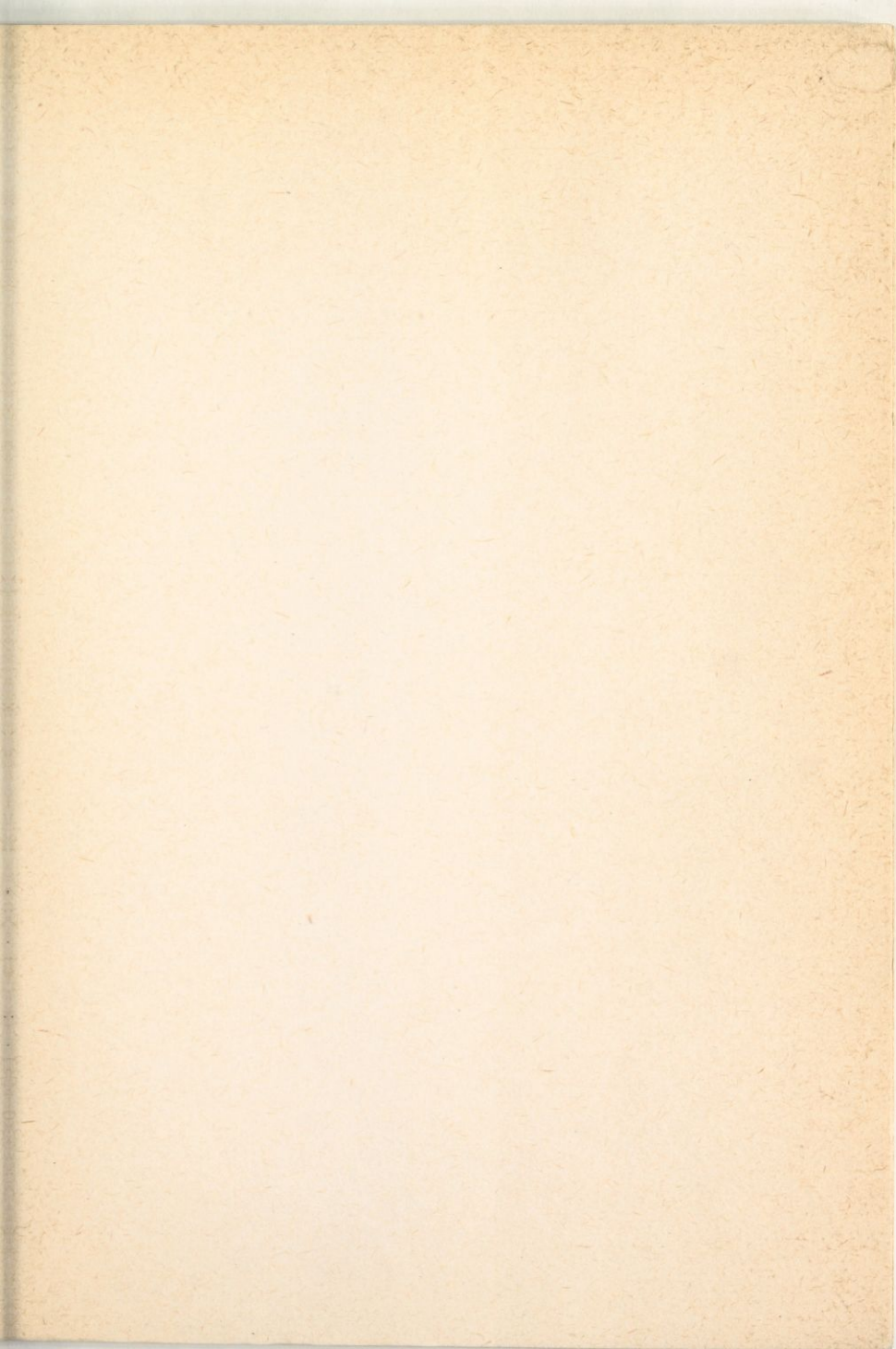
football

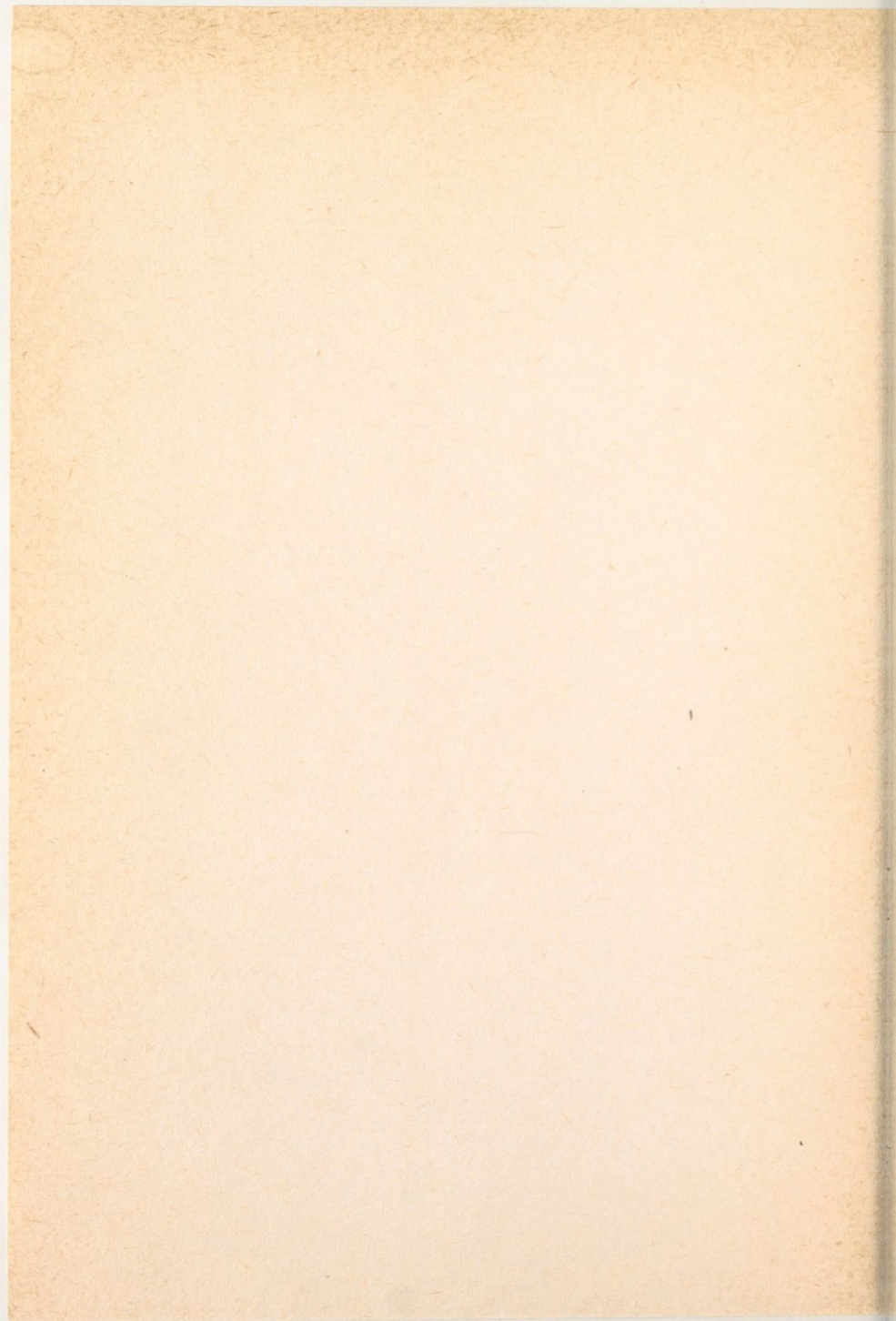
préface de Just Fontaine

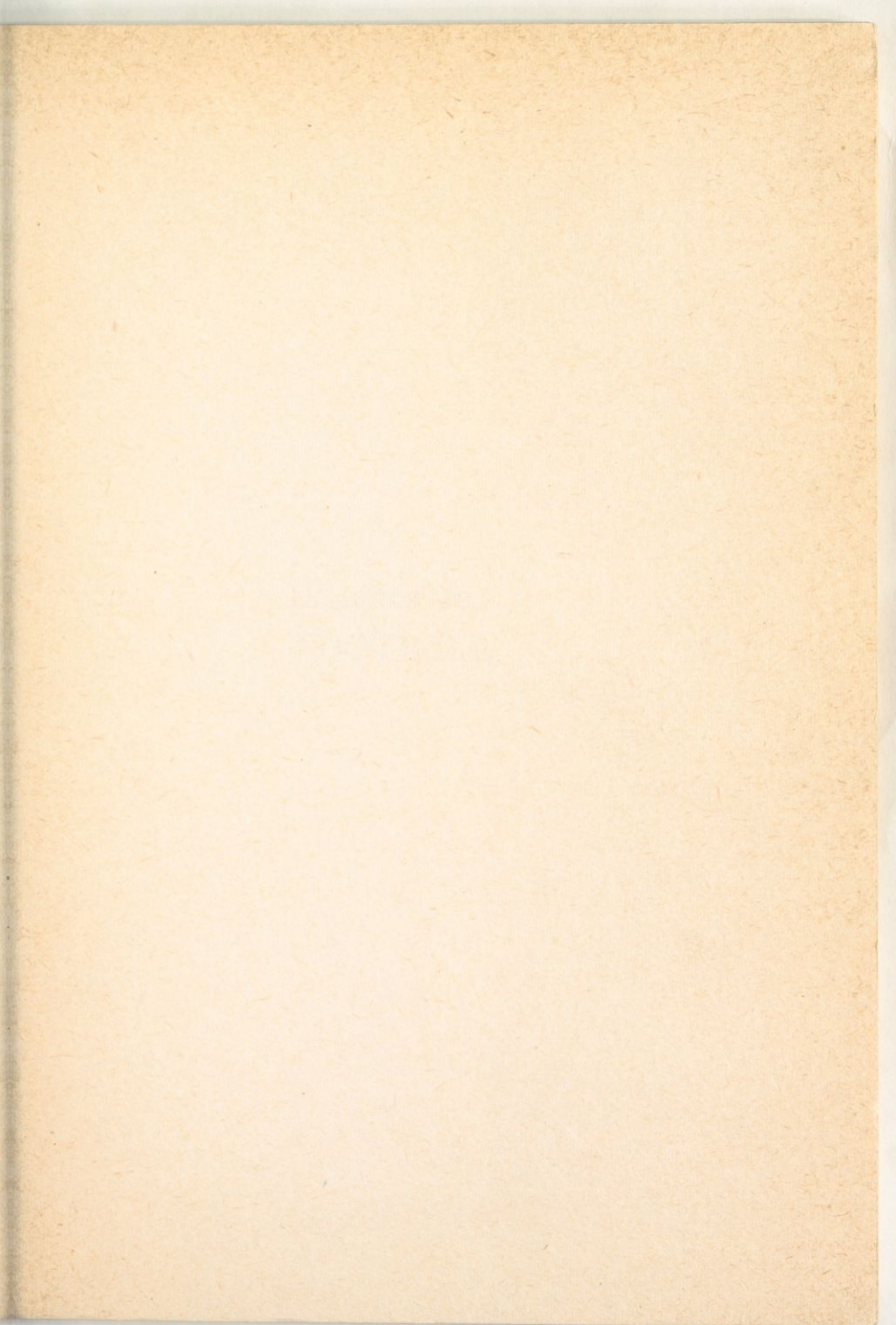
Calmann-Lévy

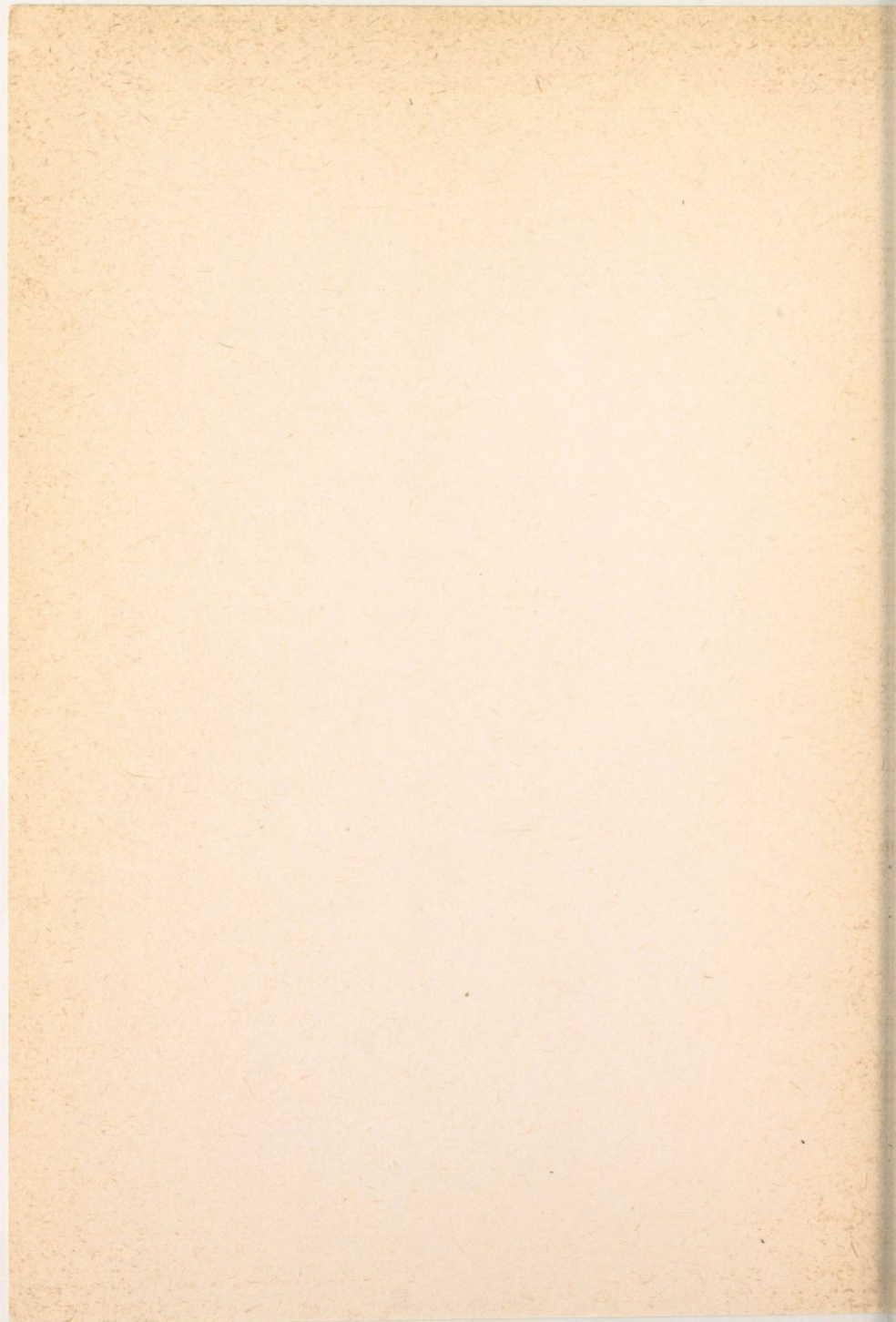


Max Urbini, en écrivant ces « Histoires de Football », livre ici quelques-uns des souvenirs les plus touchants d'une vie tout entière consacrée au football. Né à Paris le 17 juillet 1924, il n'a jamais eu d'autre passion que le football, d'autre métier que de vivre dans ses coulisses. Après avoir lui-même pratiqué son sport au Racing de Paris, à Montpellier et à Toulouse, il fit ses débuts de journaliste au *Grand Echo du Midi*. En novembre 1945, il était appelé à l'*Equipe*. Il consacre aujourd'hui l'essentiel de son activité à l'hebdomadaire *France-Football*, dont il est le rédacteur en chef depuis 1963. Il a rencontré, dans les cinq continents, les plus grandes vedettes du football mondial, dont il est devenu l'ami et le confident. Max Urbini est de ces journalistes qui, au risque d'oublier l'aspect technique de leur sport, vont toujours droit à l'humain. On s'en rendra compte en lisant ces « histoires » pleines de vie, reflet des drames et des rires du premier sport mondial : le football.









Histoires de...
FOOTBALL

16° V

7059

(1)

JL - 26 9 1964 - 13142

LIBRARY OF
FOOTBALL

MAX URBINI

Histoires de...
FOOTBALL

Préface de
JUST FONTAINE

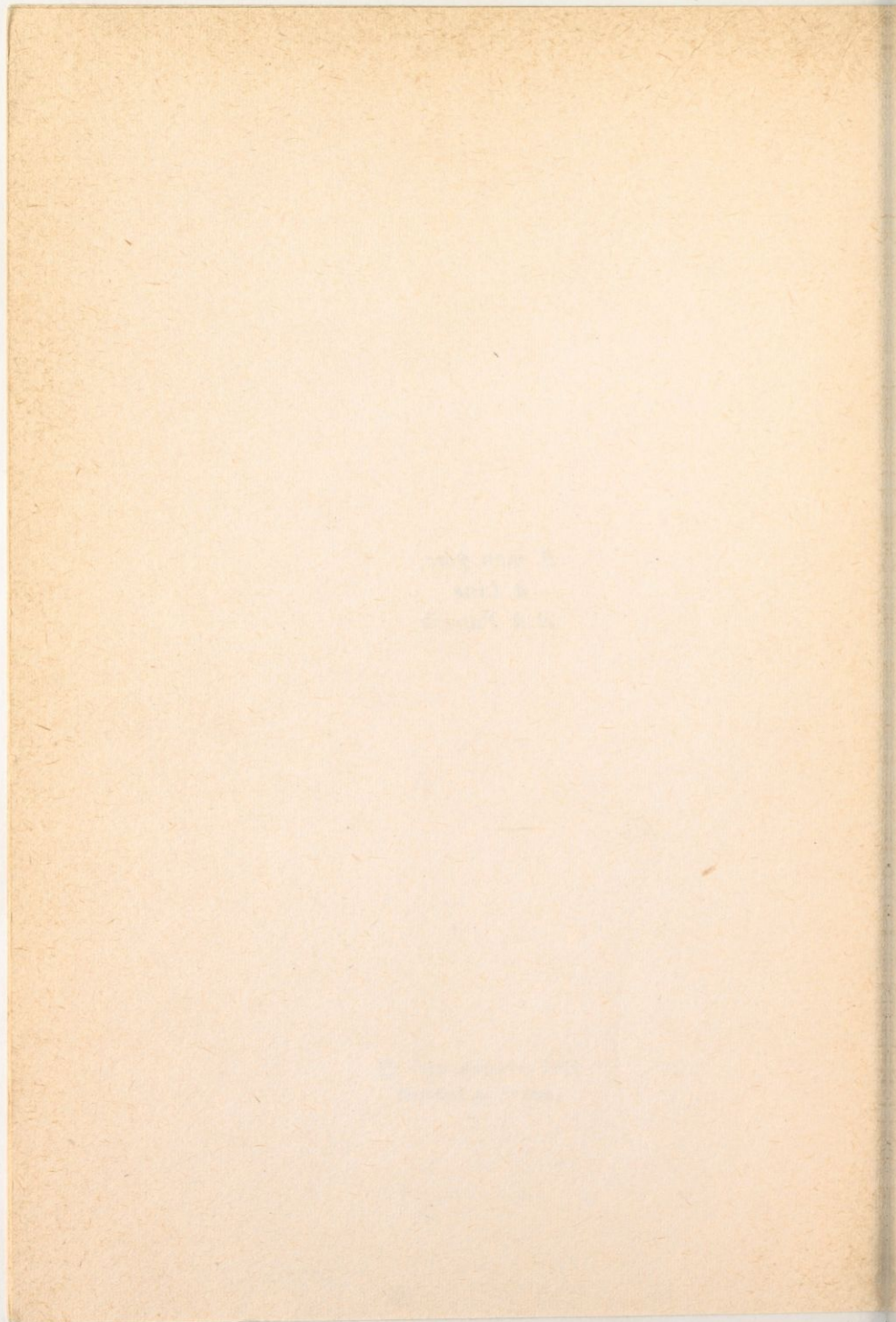
CALMANN-LÉVY
PARIS

Histoires de...
FOOTBALL



© CALMANN-LÉVY, 1964
Imprimé en France

*A mon père,
à Line
et à Patrick*



Préface

S*I le football n'existait pas, il faudrait l'inventer. Mais on n'invente pas le football. Il est et il a été de toutes les époques, sous les noms les plus divers. On ne va pas au football. Il vient à vous, il vient à l'enfant, grandit avec l'adolescent, s'installe dans la vie d'homme.*

Il est l'une des joies du monde. Il a sa place dans l'existence quotidienne de centaines de millions d'hommes de toutes races, riches et pauvres, célèbres et inconnus. Il est le roi des sports, et un merveilleux prétexte.

Il est la vie, et il en a la diversité, les mille et un aspects que l'on peut conter sur tous les tons. Celui qu'a choisi Max Urbini résulte d'un angle de prise de vue familier à l'auteur : l'envers du décor, les mouvements de coulisse.

En vingt ans de journalisme, il a vu des matches sous toutes les latitudes; il a rencontré les plus grandes vedettes et a été le témoin des comédies et des drames les plus inattendus.

Il les révèle dans cet ouvrage qui représente pour moi un double événement. Il me donne, en effet, l'occasion de rédiger ma première préface — moi qui ai, jusqu'ici, surtout écrit... avec mes pieds — et je le fais pour un ami de longue date.

Je connais Max Urbini depuis dix ans. Il a été en quelque sorte à l'origine de ma carrière professionnelle. J'ai encore présents à l'esprit les jugements très flatteurs qu'il fut le premier à porter sur moi lors de mes débuts à Nice. J'arrivais alors tout droit du Maroc et rares étaient ceux qui, en France, me connaissaient. Max Urbini a cru en moi tout de suite. Il a été un des rares à penser que le Stade de Reims avait réalisé une heureuse opération en obtenant mon transfert. Il se doutait que j'allais m'épanouir complètement sous le ciel de Champagne. Vous connaissez la suite...

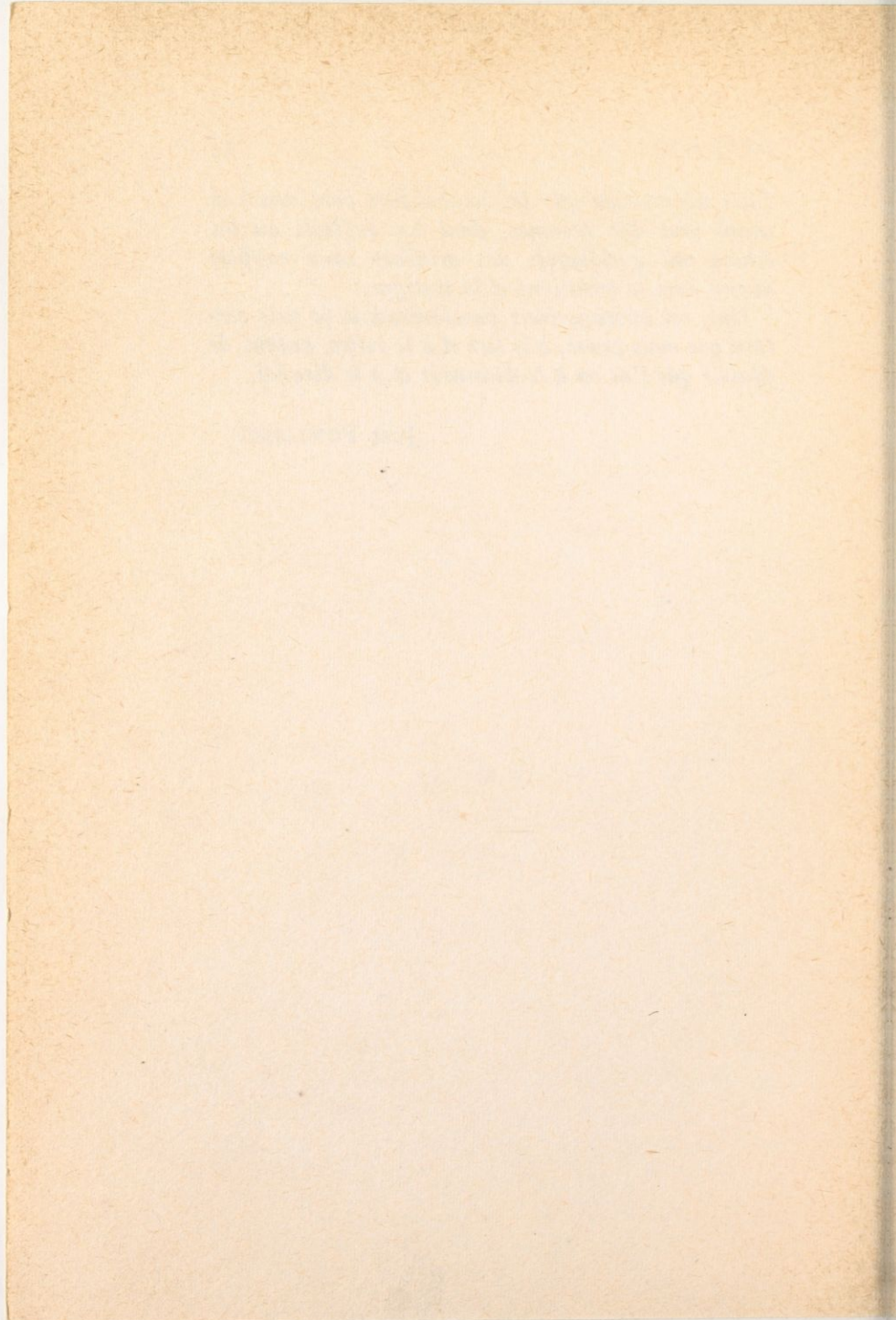
Max Urbini fait partie de cette catégorie de journalistes à qui l'on peut tout dire sans la moindre arrière-pensée. Il respecte toujours un secret si on le lui demande, et le nombre d'anecdotes que l'on trouve dans ce livre en est la preuve formelle. Ce qu'il a tu pendant des années, il le dit aujourd'hui que le temps a levé le secret de la confiance. Au milieu de récits parfois surprenants, il révèle ainsi les raisons de ma réussite en Suède.

Mais ces histoires écrites dans le style direct du journaliste constituent aussi une étude de caractère.

Elles démontrent que les footballeurs sont aussi et avant tout des hommes, dont les exploits ou les échecs ont quelquefois des origines sans rapport aucun avec la technique et la tactique.

Oui, cet ouvrage vous passionnera et je suis certain que vous aurez, à le lire et à le relire, autant de plaisir que j'ai eu à le découvrir et à le dire ici.

Just FONTAINE.



Le douzième

COLOMBES, c'était son petit paradis. Quand il arrivait au vestiaire du Stade Olympique, le jeudi et le dimanche, il montrait fièrement sa carte. Oui, il faisait partie du Racing! Max avait alors 13 ans et n'admettait pas la moindre critique à l'égard du maillot ciel et blanc. Il le défendait en toute occasion et en rêvait jour et nuit. Mieux encore, il tenait un véritable journal de bord dans lequel il enregistrerait religieusement tous les exploits de sa chère équipe.

Ce journal lui valut une punition originale, un lundi matin de l'hiver 1938...

Notre jeune racingman rédigeait ses dernières notes sur le championnat, en pleine classe de géographie, lorsque le professeur s'écria :

— Qu'est-ce que vous écrivez, vous, là-bas?

— Qui... moi, M'sieu? répondit-il après réception d'un coup de coude complice, mais, hélas! tardif.

— Oui, vous! Pas d'histoire, apportez-moi ce que vous venez de cacher sous votre atlas.

— Mais, j' fais rien de mal, M'sieu!

— Allez, allez...

Et tandis que tous ses camarades pouffaient de rire, il tendit un cahier sur la couverture duquel il avait dessiné en grosses lettres deux mots magiques : « FOOTBALL-RACING ».

Le professeur en parcourut deux ou trois pages, puis lut tout haut :

— « Racing bat Lille avec un Hiden sensationnel... », mais qu'est-ce que c'est?

— Ben... un article, avoua timidement le journaliste en herbe.

— Un article? Vous vous fichez du monde, non? Eh bien! vous me copierez cent fois : « Le Racing n'est pas un sujet sérieux pour un garçon de mon âge. »

— Mais, M'sieu...

— Deux cents fois!

A la récréation, Max eut droit, bien sûr, à une attaque généralisée.

— Alors, master Kimpton, comment ça roule, l'entraînement du Racing?

— Et si tu portais tes lignes rue Ampère, p'être que Veinante les ferait pour toi!

— Eh! les gars, visez un peu le reporter...

Il répliqua avec une pointe d'orgueil :

— Marrez-vous, bande de cloches! En tout cas,

si le Racing a battu Lille vous n'y êtes pour rien. Tandis que moi...

Max avait été retenu comme ramasseur de balle à l'occasion de Racing-Lille. Il était fou de joie, car il donnait à cette fonction une signification toute particulière. Les autres se disposaient autour de la pelouse pour un aimable divertissement, mais lui, il participait toujours au match de ses aînés avec une intensité incroyable.

Une heure avant le coup d'envoi, Max était fin prêt et s'échauffait — mais oui! —, dans le long couloir du vestiaire situé sous la tribune d'honneur de Colombes. Il attendait impatiemment la sortie des professionnels. Rudi Hiden apparut le premier avec son fameux maillot noir à col blanc.

Hiden venait du célèbre Wunderteam autrichien. C'était le plus grand gardien de l'époque, et Max avait pour lui l'admiration sans borne d'un garçon de 13 ans fasciné par un rôle légendaire. Ce jour-là, minute tant espérée et si souvent reportée, Rudi lui adressa gentiment la parole en prenant sa tignasse à pleine main :

— Ça marche, futur champion! Dans quelle équipe joues-tu?

— Les Zèbres, m'sieu Hiden, et on est en tête du championnat des minimes du Racing, répliqua-t-il en rougissant.

— Qui vous entraîne?

— M'sieu Braunstein. Il est chouette...

— Et aujourd'hui, vous rencontrez qui? Les Pingouins?

— Personne, on est tous ramasseurs pour votre match.

— Alors, on bat Lille, hein?

— Oui, mais on va souffrir.

— Possible... En tout cas, viens derrière mes buts et si ça tourne mal en fin de match, je compte sur toi!

Max n'en revenait pas. Hiden lui avait dit :

— Je compte sur toi...

Oh! oui, il pouvait avoir confiance. Mais comment l'aider en cas de besoin? Il lui posa la question, alors que Kimpton, l'importateur du W. M. au Racing, appelait ses hommes pour régler quelques détails techniques :

— Ne t'en fais pas! On verra ça tout à l'heure...

On jouait le dernier quart d'heure de la rencontre qui avait été, comme toujours, très serrée. Le Racing avait un but d'avance mais l'Olympique Lillois tentait l'impossible pour égaliser dans un style puissant et rageur. Celui de Vandooren, Kalocsaï, Winkelmans, Bigot, les « dogues » d'une formation obstinée jusqu'à l'ultime seconde.

Un tir en force de Kalocsaï passa au ras de la barre. Max fonça et ramena le ballon le plus vite possible vers Hiden.

— Doucement, plus doucement, traîne, maintenant, il faut gagner du temps, compris? lui glissa Rudi.

Oui, il avait compris... « Je compte sur toi »,

c'était ça! Dès lors, Max fut le complice le plus odieux que l'on puisse imaginer. Il profita de toutes les situations pour grappiller quelques précieuses secondes.

On le vit s'éterniser dans les profonds sillons de la piste athlétique alors en pleine réfection. Quel terrain idéal pour favoriser son action destructrice! Il marcha au lieu de courir, trébucha, lâcha plusieurs fois le ballon pour le lancer savamment... hors de portée de Rudi qui lui répétait :
— Bravo! Continue...

Mais l'astuce était tout de même un peu trop voyante. L'arbitre, M. Merckx, s'en aperçut et fit comprendre au ramasseur que la comédie avait assez duré.

C'était trop peu pour décourager le « partenaire » de Hiden, qui renouvela encore ses maladresses.

Alors, M. Merckx arrêta un instant la rencontre avant l'exécution d'un corner et ordonna au « douzième joueur » du Racing de prendre sur-le-champ le chemin du vestiaire.

Max fut ainsi le seul ramasseur de balle expulsé de la longue histoire du championnat.

Mais il eut sa récompense quelques instants plus tard, en retrouvant Hiden à la sortie du tunnel :

— On les a eus, mon vieux! Et grâce à toi, lui dit-il en le prenant amicalement par l'épaule.

Alors, les deux cents lignes du prof, vous pensez s'il s'en moquait, le lendemain d'un événement de cette envergure...

Gaby, roi du bluff

— **C**HACUN son homme et visez le genou...
Quand Gabriel Bénézech lançait son cri de guerre, tout le monde savait à quoi s'en tenir. Les partenaires pensaient :

— Encore une belle corrida en perspective.

Les adversaires murmuraient :

— Pourvu que l'arbitre voie clair et ne tombe pas dans le panneau!

Car Bénézech, Gaby pour les intimes, faisait la loi dans un style très particulier. C'était un dur, un vrai dur, mais il obtenait gain de cause neuf fois sur dix sans toucher personne. Il créait un climat bien à lui et réussissait le « crime parfait » sous les yeux de vingt mille spectateurs.

Comme ce jour-là à Reims...

Les joueurs de Toulouse-Pyrénées (c'était en

1943-1944, au temps des fameuses équipes fédérales du colonel Pascot) déjeunaient : steak, jambon, purée, compote, le menu archiclassique de tous les footballeurs qu'ils soient blancs, rouges, jaunes ou noirs...

Bénézech avait terminé son repas et lisait le journal.

— Vous avez vu, les gars? Il paraît que nous n'avons aucune chance aujourd'hui! Mais oui, il s'agit simplement de savoir à quelle sauce nous allons être assaisonnés. Des trucs de ce genre, moi ça me dépasse. Ma parole, c'est pire que l'O. N. M.! Remarquez que dans un sens, c'est plutôt rassurant...

— Dis, Gaby, tu veux pas la mettre un peu en veilleuse? intervint André Frey qui laissait passer le ballon ou l'adversaire... mais jamais les deux à la fois.

— Non, mais enfin, c'est pas croyable! On nous traite de bons petits seconds plans venus ici pour amuser gentiment la galerie... et ça ne vous fait rien. Tout de même ces Rémois ce n'est pas la super-équipe de tous les temps.

— C'est possible. Mais tu sais, Gaby, ce Reims joue bougrement bien au ballon. La défense est solide, les demis font un travail du tonnerre de Dieu, l'attaque va vite, très vite et prend tous les risques. Et puis il y a Szego...

— Qui? Répète un peu!

— Szego! S... Z... E... G... O! Ne fais pas le peintre, Gaby, tu le connais aussi bien que moi. C'est un fameux client. Dans un bon jour il est

capable de tout et de planter, par exemple, deux ou trois buts comme un rien! Tu es bien placé pour le savoir... Rappelle-toi ce qu'il t'a fait au match aller. C'est très simple, tu as mangé de la soupe pendant une heure et demie.

— Ah! Oui? Eh bien! ça m'étonnerait qu'il recommence son cirque cet après-midi. Vous pouvez tous me faire confiance!

Une heure plus tard les Toulousains étaient au stade. Dans le couloir du vestiaire, Bénézech clouait ses crampons consciencieusement. Il était calme, détendu, presque souriant. Mais il avait une idée derrière la tête. Il attendait le passage du fameux Szego. Enfin, il parut en trotinant :

— Tu as une seconde? lui demanda Bénézech d'un air détaché.

— Moi? bien sûr...

— J'ai un conseil à te donner. Arrange-toi comme tu veux mais n'entre pas de dix centimètres dans la surface. Tu as entendu? Pas de dix centimètres.

— Je voudrais bien savoir pourquoi! Non, mais ça ne va pas? Occupe-toi donc de ton équipe, ça sera plus utile!

— Justement je m'en occupe. Alors je te le redis clairement : interdiction absolue de venir dans ma surface. C'est bien entendu? Sinon.

— Sinon?

— Je te casse une jambe et tu passeras la fin de la saison dans ton lit.

— Ça suffit, Bénézech! Arrête ton baratin! J'ai appris la chanson depuis longtemps.

— Je sais, tu es le plus fort, mais moi je te répète une dernière fois : pas de séjour dans *mes* dix-huit mètres ou alors la civière, l'hôpital, le plâtre, adieu le championnat et peut-être le football.

Et tandis que Szego s'éloignait, Bénézech enfonça son dernier crampon d'un coup sec et résonnant.

— C'est marrant, s'écria-t-il, on croirait un tibia qui craque!

Là-dessus, l'arbitre siffla. En scène pour un Reims-Toulouse couru d'avance dans les milieux bien informés!

Comme prévu, Reims-Champagne prit tout de suite l'avantage et s'installa carrément dans le camp toulousain. Non pas à la manière de l'équipe qui devait écrire dix ans plus tard les plus belles pages du football français, mais avec une rare obstination. Celle de Prince, Carrara, Brembilla, les roitelets de l'époque. Ils n'avaient peut-être pas la sûreté d'un Jonquet, la lucidité d'un Penverne, la personnalité d'un Kopa ni la superclasse d'un Piantoni mais ils savaient très bien où ils allaient.

— Pas de problème! Reims est beaucoup trop fort pour ces Toulousains! Ce n'est qu'une question de temps, disait-on dans la tribune de presse.

Mais au bout d'une demi-heure, il n'y avait toujours rien de nouveau. Le premier but

qui devait ouvrir le festival c'était un peu l'*Arlésienne*. On en parlait, on le sentait, on l'imaginait... mais on ne le voyait pas arriver.

— L'addition serait déjà salée si Szego faisait son travail, s'écria un reporter un peu plus futé que les autres. Non mais, regardez-le! Il joue les stratèges au lieu de foncer tout droit devant lui et de piquer vers le but! C'est impensable! Mais qu'on le lui dise, puisqu'il n'est pas capable de le comprendre tout seul.

Effectivement, Szego était tout à fait méconnaissable. Lui si décidé, si entreprenant, si acharné à l'approche de la zone de vérité, se contentait de quelques jolies petites déviations, de quelques passes bien ajustées au camarade démarqué, somme toute d'un bon travail préparatoire. Des banderilles au milieu du terrain, mais zéro pour l'estocade! Le matador irrésistible était devenu craintif comme un débutant. A tel point que l'entraîneur rémois piqua une crise de nerf au repos.

— Mais enfin, François, tu vois bien que ça ne va pas! En football on ne peut pas contrarier la nature. Tu es de la race des buteurs, pas des joueurs de salon! Redeviens Szego et notre problème sera résolu en moins de deux.

— Bon, ça va! Je veux bien essayer mais ce ne sera pas commode, car ces Toulousains sont empoisonnants au possible, grogna notre bonhomme.

A cinq minutes de la fin, la situation n'avait pourtant pas évolué d'un pouce. Reims faisait le spectacle mais Toulouse tenait toujours. Et comme

la logique et le football font rarement bon ménage, on se demandait si les Pyrénéens n'allaient pas finalement réussir une contre-attaque et prouver que rien ne sert de faire le beau si c'est pour la seule galerie. Mais soudain, quelle réaction! Un départ irrésistible, une offensive généralisée, celle qui compte et qui doit payer dans un match. Sur le banc de touche le reporter de la radio française avait passé le ton supérieur pour décrire l'exploit tant attendu :

— Szego contrôle la balle et fonce sur l'aile droite dans un style impressionnant... Un crochet, deux, trois, formidable! Les défenseurs toulousains tombent les uns après les autres... C'est la panique, plus personne pour stopper Szego... Mais que se passe-t-il? Szego s'est arrêté juste sur la ligne des dix-huit mètres... C'est invraisemblable... mais il est fou... on n'a pas le droit de manquer une pareille occasion... qu'il fasse deux pas de plus, qu'il tente sa chance... c'est du cousu main!

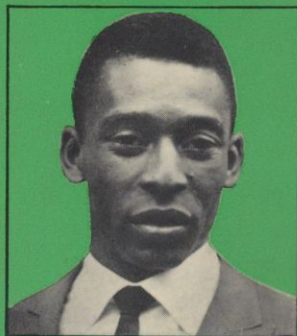
Oui, c'était du cousu main. Mais tandis que le reporter s'égosillait, que la foule hurlait de dépit et que tous les joueurs champenois criaient : « Tire, tire! » Szego était figé, le pied posé sur le ballon. A moins de vingt mètres, le gardien pyrénéen sautillait sur place, prêt à tenter l'impossible. Mais juste devant lui un homme souriait, les mains posées sur les hanches... Bénézech!

Et ce fut le monologue le plus insolite jamais entendu sur un terrain, au nez et à la barbe d'un public ahuri.

— Alors, l'ami. Je t'attends! C'est pour aujourd-



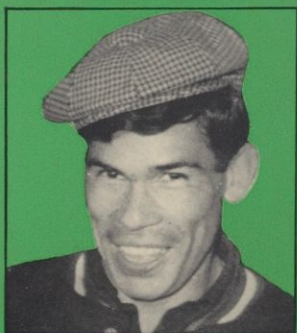
FONTAINE
Un sacré fusil



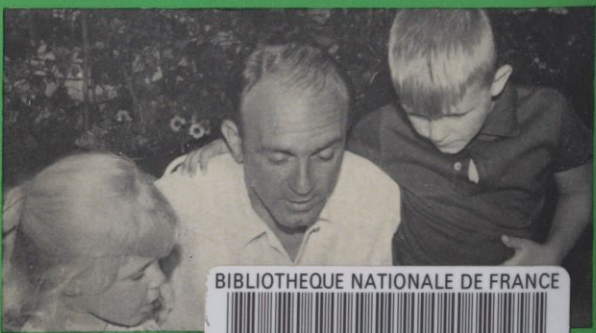
PELÉ
Football par corres-
pondance



HERRERA
En 1949 avec Carlsson, Domingo et Ben Barek :
déjà H. H.



COMBIN
Le vieil Indien avait raison



DI STEFANO
Une rencontre inoubliable

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00192671 8

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

